

NOUVELLES MUSICALES DE ROUMANIE

Bulletin d'Informations de l'Union des Compositeurs de la République Socialiste de Roumanie

DEUX ANNIVERSAIRES

ION DUMITRESCU À 60 ANI INTERVIEW

— Vous êtes aujourd'hui l'hôte de la Télévision par l'entremise de l'émission „gros-plan“. Vous venez d'accomplir 60 ans et vous êtes, depuis vingt ans, le Président de l'Union des Compositeurs. Aussi, cher Maître, aimerions-nous savoir comment vous envisagez l'entretien que nous sommes en train de vous solliciter ?

— Très heureux de vous recevoir ! Mais, à mon tour, j'aimerais vous poser deux questions : premièrement, si vous comptez m'entretenir de questions strictement professionnelles et deuxièmement si vous disposez de plus ou de moins de temps pour l'interview sollicitée ? Je vous pose ces deux questions parce que — à vrai dire — je n'apprécie pas trop les interviews strictement professionnelles. J'aimerais en effet parler aussi d'autres choses que de celles qui me concernent dans le cadre de l'Union. Et puis, voyez-vous, je ressemble quelque peu à mon grand-père maternel, grand-papa Nicolae Căpeț-Prodescu d'Oteșani, qui avait la parole facile mais qui traînait un peu en longueur, aussi je vous demande : accoutumez-vous de vous fâcher lorsque quelqu'un vous fait dépenser un peu trop de pellicule ?

— Il ne s'agit ni de pellicule, ni d'une interview strictement professionnelle. On est là pour faire exactement comme vous le voulez. Alors, comment vous sentez-vous pour vos 60 ans ?

— 60 ans ! Vous saurez que cela ne signifie pas grand-chose que d'accomplir 60 ans. Je suppose qu'en ce moment où nous nous entretenons, il doit y avoir tant d'autres gens sur la terre, sous le soleil bienveillant, qui accomplissent, 80, 90, 100 et plus de 100 ans. L'important, c'est de vous sentir, à 60 ans, encore jeune. Physiquement et spirituellement. Mais, je crois qu'il est encore plus important que ceux avec lesquels vous travaillez chaque jour vous fassent cette

grande faveur de vous considérer jeune spirituellement et physiquement. A 60 ans, vous avez plus d'expérience que lorsque vous étiez jeune. De ce point de vue je me considère placé sur un podium plus élevé en ce qui concerne l'horizon, le champ d'investigation et les multiples expériences que j'ai subies au cours des années auxquelles vous faites allusion. L'important, c'est d'avoir réalisé quelque chose pour les vôtres, pour vous-même, mais surtout pour le grand nombre d'hommes et tout d'abord pour ceux de votre pays. Car, dans ce sens, ne me prenez pas pour un hypocrite, mais je vous avouerai ne pas penser tout premièrement que ce que j'ai pu faire serait bon pour les gens de l'étranger, comme le font quelques uns de mes plus jeunes contemporains qui, avant d'avoir conquis leur pays natal, veulent capter l'étranger.

— Les moments que vous vivez à présent sont uniques et, comme tels, je pense qu'ils exigent une rétrospective. Quel coin de terre a-t-il bercé votre enfance ?

— Lorsqu'en partant de Rimnicul-Vilcea vers l'Ouest, vous vous engagez sur la chaussée sinieuse qui, parmi vallées et coteaux, vous mène au fil de l'eau, vous franchissez les cours de la Govora, de l'Otăsău, de la Bistrița, et vous aboutissez là-haut sur la colline d'Ulmu, au-dessus de Horez, pour descendre ensuite dans la vallée du Luncavăț, une rivière impétueuse et jeune où l'on pêchait jadis le barbeau et la truite. S'écoulant entre des bocages et des vergers, le Luncavăț se jette dans l'Olt parmi les vignobles de Ionești, non loin de Drăgășani. Sur son cours, quelque part, se trouve un village nommé Oteșani. C'est là que je suis né, dans ce coin de pays plein de verdure et de fleurs, d'eaux claires, de gens pauvres mais amoureux de la nature et respectueux

des traditions, entouré de coutumes ancestrales, de chanteurs et de laoutars de toute sorte. Je ne puis évoquer sans émotion ces lieux où j'ai passé mon enfance. On prétend que ces années impriment à jamais dans le cerveau et le cœur de l'homme des sentiments profonds, qu'elles l'attachent à la terre, aux hommes, à la tradition, au peuple, à son passé. Le fait est que ces années que j'ai vécues dans la région de Horez, au royaume des eaux, des forêts, des fleurs, des vergers embaumés, des touffes de broussailles, des chèvres agiles et des sonailles, constituent une toile de fond que d'aucuns, plus sensibles, retrouvent dans mon oeuvre.

— J'entends intervenir maintenant par une question qui peut entraîner un aveu de votre part. Ainsi, par rapport à votre oeuvre musicale, que pensez-vous devoir à ces lieux ?

— Au fond, je vous l'ai déjà dit. Je leur dois, de plus, des soins paternels pleins de sagesse et l'héritage de certaines aptitudes musicales, ainsi qu'un milieu où, tout petit, j'ai pu commencer, tout comme mon frère, à jouer du violon. Je me souviens avec mélancolie de Iancou le Tzigane avec lequel, pendant les vacances, je jouais du violon les soirs d'été. Quittant de bonne heure ces parages pour aller à l'Ecole de Rimnic, j'y revenais régulièrement et continuais de communier avec les sites, les choses, les gens dont je croyais qu'ils n'allaient jamais mourir ou changer. Quand je revois ces lieux, aujourd'hui, je suis pris de nostalgie. La majorité de ceux avec lesquels j'ai passé mon enfance, ont vieilli ou ne sont plus. Mais le souvenir que je garde à mon pays natal, avec ses arômes et ses couleurs, persiste et ne saurait disparaître.

— D'après ce que vous venez de dire, je déduis que ces endroits vous ont — si j'ose ainsi m'exprimer — forgé une attitude à l'égard de votre création musicale. Ou bien — dirais-je — une doctrine : l'adhésion totale au filon d'or de notre folklore musical.

— Je ne pourrais pas dire précisément une doctrine, puisque je me garde et me suis toujours gardé, pendant ces 60 ans, d'être un doctrinaire. Mais, incontestablement, je suis un passionné. J'ai bien le droit, non, comme tous les hommes, d'aimer quelque chose dans ma vie, et surtout, en tant qu'artiste, d'aimer ou de marquer une préférence, d'avoir un rapport direct avec les choses qui me servent de source d'inspiration. Le folklore a été et demeure l'un de mes premiers amours que vous trouvez constamment interprété dans tous mes ouvrages.

— Je sais que vous vous souvenez avec plaisir du nom de vos maîtres : Castaldi, Jora, Cuclin, Brăiloiu, tous des personnalités de premier ordre de la culture musicale roumaine. Lequel considérez-vous avoir contribué à la formation de votre propre pensée musicale ?

— Ces professeurs illustres ne sont entrés que plus tard dans ma vie, au moment où moi-même faisais mon entrée à Bucarest. Mes premiers maîtres ont été, tout d'abord, ces modestes musiciens et professeurs

de musique de Rimnicul-Vilcea où, pendant huit ans, je fus l'élève appliqué d'un internat sévère où la musique était cultivée avec sérieux et où j'ai trouvé de bons maîtres pour poursuivre l'étude du violon, où l'on m'enseigne le chant, l'application à développer mon talent et la technique musicale. Lorsque j'entraîs au Conservatoire, je fus dès le début un bon étudiant, avec une base musicale satisfaisante. Je me rappelle avoir été reçu directement en deuxième année et c'est de tout cœur que je fus accueilli par mes professeurs. Je ne pourrais oublier Faust Nicolescu, qui nous enseignait la théorie de la musique, ou Castaldi — le vieux maître, qui m'est resté comme le modèle du musicien inspiré, intelligent, raffiné, ou Brăiloiu, musicologue et folkloriste, plein d'encouragement, d'humour et pétillant d'intelligence ; Breazul, le savant de grand sérieux ; Silvio Florescu, mon professeur de violon et d'alto ; Ionel Perlea, notre grand chef d'orchestre et musicien réputé ; Dimitrie Cuclin, ce penseur, cet érudit, avec lequel je suis resté lié des années durant ; je ne saurais, non plus, jamais oublier le grand ami, le guide, l'impétueux et généreux Mihail Jora, dont nous continuons, tous, d'éprouver l'absence définitive et suprême. C'est l'homme qui a instruit tant de musiciens de talent. Je me rappelle les leçons qu'il nous accordait gratuitement en un temps où nous ne représentions que de jeunes promesses. Je me rappelle l'affection et la sollicitude que toujours, en toute circonstance, il témoignait à chacun, à mon frère, à Silvestri, à Paul Constantinescu, à tous ses étudiants comme à tous les étudiants du Conservatoire, puisque Jora a aussi été, pendant longtemps, recteur du Conservatoire. Le professeur Jora a été un être de très grande tenue morale. Si quelqu'un me demande, à présent encore, de lui citer un modèle d'intégrité, d'intransigeance, de droiture et de bonté, la réponse vient promptement : Mihail Jora.

Mais, vous devez encore savoir que pour ma génération, comme d'ailleurs pour celle qui nous avait précédé ou celle qui vint après nous, Georges Enesco fut aussi un grand maître. Bien que je ne sois pas venu en contact direct avec lui, d'élève à professeur, ses leçons me parvenaient chaque jour par sa renommée mondiale ou, déjà depuis que nous étions gosses, par les concerts qu'il venait donner, avec son violon, à Rimnicul-Vilcea, par sa présence, enfin, parmi nous et l'amitié toute commençante que nous liâmes. Mais, les années se chargèrent de nous séparer tout de suite : il est parti, alors que nous autres — on était jeune — sommes restés poursuivre son labeur et porter plus loin le prestige qu'il avait donné à la musique roumaine dans le pays et à l'étranger. Enesco a été fort utile à tous. Il nous a appris à travailler et à lutter pour élever ce prestige inestimable, que la musique roumaine lui doit pour une bonne part.

— J'aimerais à présent nous occuper un peu de vos ouvrages. Les critiques en ont beaucoup parlé, le public mélomane les a applaudis sincèrement dans les salles de concerts. Mais, parce que je suis pour savoir que vous êtes un être ouvert — et cette interview contribue à ce que je vous connaisse mieux

— je voudrais apprendre à laquelle de vos oeuvres vous tenez le plus et pourquoi, cher Maître ?

— Voilà bien une question difficile, comme si un père était mis à répondre lequel de ses enfants est à ses yeux le plus beau, le plus intelligent, lequel d'entre eux il aime le mieux. Encore qu'un mortel puisse se faufiler parmi les enfants d'un père aimant, ce père, toujours, ne manquera pas de le ménager. Pourtant, avec la distance qui s'est créée entre moi et mes oeuvres, je ne puis, certes, ne pas me rendre compte que les unes sont plus populaires, alors que d'autres sont moins accessibles. Mais, en général, mes ouvrages sont accessibles au grand public. La preuve objective en est donnée par leur présence dans les programmes, une présence souhaitée, à ce que je m'en suis rendu compte, par les chefs d'orchestres, les musiciens, le public. Le Prélude symphonique, par exemple, est arrivé à être un de mes ouvrages populaires. On le donne dans le pays et à l'étranger, il est choisi par les chefs d'orchestres de toute nationalité. Il est alerte et plein de verve — tel que, dans les chroniques et les programmes de salle assurent nos musicologues que je prends l'habitude, moi aussi, parfois de croire — ; la Symphonie est un ouvrage plus ample et plus difficile, avec lequel j'ai obtenu le Prix d'Etat, le premier qu'on ait accordé dans notre République depuis 1949. C'est, je le répète, un ouvrage plus ample, on le joue plus rarement, il pose des problèmes d'interprétation, surtout de rythme. L'un des ouvrages que j'aime est le Quatuor à cordes, que ce soit sous cette forme ou dans sa variante orchestrale — le Concerto à cordes. Je ne saurais ne pas aimer aussi la Simfonieta, puisqu'elle représente une bribe de ma vie ; et je n'ai pas le droit de ne pas aimer les Suites, ni même un chant de masse comme le Mărăcin, écrit il y a longtemps. De la musique de film, j'en ai écrite en foule, lorsque j'étais plus jeune. En aidant Paul Constantinescu — notre spécialiste de l'époque, qui, à ce moment-là, travaillait pour la Cinématographie — je suis devenu à mon tour un spécialiste de la musique de film, fréquemment sollicité. J'ai écrit de la musique pour beaucoup de films, dont j'ai même tiré quelques Suites qui peuvent aussi bien être exécutées dans le cadre de programmes symphoniques. La musique de film a cependant ses rouages, une destinée liée à celle du film, à ses exigences. Je ne tiens pas la musique de film pour une musique autonome.

Parce qu'à mes soixante ans j'ai le droit de m'observer et de me juger, je me déclare le messager d'un esprit classique en musique, par ma prédilection pour les genres ayant des formes bien contournées, par mon goût pour la musique pure, mes efforts en vue de thèmes prégnants, pour l'équilibre et la mesure, l'emploi pondéré des moyens d'expression. Il se peut que tout ceci représente des défauts et non des qualités — dès lors, me voici absout du péché de l'éloge de soi-même.

En ce qui concerne l'audience auprès du public, j'ai toujours été patient : j'ai attendu qu'elle se réalise d'elle-même sur le parcours.

— Je viens de comprendre, cher Maître, que vous êtes un „père“ pour vos oeuvres, les aimant chacune également. Je propose donc de nous maintenir dans cet univers des sentiments. Vous avez passé la flamme de la musique à votre fille — Ilinca Dumitresco — que nous estimons être une pianiste douée de grandes possibilités d'affirmation. Quels conseils paternels lui donnez-vous ?

— J'aime le rapport que vous venez de faire. Ilinca est en effet mon oeuvre unique, voire même mon oeuvre no. 1, que j'aime très fortement ou — pour m'exprimer mieux — que j'ai le droit et le devoir d'aimer en tant que père. Ilinca est déjà une musicienne ayant pris conscience d'elle-même, qui commence à se créer un chemin dans son art. Dans cet ordre d'idées, j'aimerais ajouter quelques données objectives afin de ne pas être interprété de travers. Je regrette intensément d'être resté le seul de ses parents. Il me faut veiller tout seul à son éducation et à sa destinée, de tout mon coeur et de toute ma sollicitude. Ilinca n'a cessé d'être chef de sa classe pendant les douze années qu'elle a suivies au Lycée de Musique. Elle est entrée première au Conservatoire de Bucarest. A deux reprises, elle a remporté des prix dans des concours nationaux. Actuellement, je suis satisfait des études qu'elle poursuit à Moscou où je l'ai envoyée. Elle y a trouvé de bons maîtres, y vit dans un milieu musical brillant et dans une ambiance de travail sérieux. Ilinca est une passionnée de son métier de pianiste, de son art. Une passion qu'elle soutient de lucidité et qu'elle sert dignement. Gradus ad Parnassum signifie pour Ilinca un effort lucide, intelligent, persévérant. Elle a appris de sa mère à respecter l'intelligence, le travail, l'ordre, la discipline, à entraîner son cerveau à des connaissances diverses, à élargir son horizon. Elle a fait et continue de faire tous les efforts dans ce sens. Ilinca a remporté jusqu'à présent quelques beaux succès, des succès attestés. Elle a donné des concerts avec tous les orchestres philharmoniques du pays, ce qui lui a valu de perfectionner son répertoire dans le cadre d'une pratique assez longue pour son âge. Elle a joué en Yougoslavie, en Pologne, en Hongrie et à Bratislava, en 1972, elle a gagné tout le palmarès de la compétition. Elle possède une qualité qu'enfant déjà, elle se préoccupait de développer : elle déchiffre joliment à première vue et connaît presque toute la littérature du piano. Que voudrais-je recommander à Ilinca en tant que père ? Mais, je désire pour ma fille tout ce que je peux souhaiter à d'autres enfants. Je voudrais ensuite qu'elle aime l'humanité et qu'elle joue pour elle. J'aimerais, sans doute, qu'elle devint un être moderne, mais qu'elle se garde profondément ancrée dans la culture classique, parmi les fondements de la culture humaine. Sans cela, j'aurais peur — n'était-ce ses solides racines — qu'elle s'envole à tout vent. Je voudrais qu'Ilinca aime l'humanité, mais qu'à son tour elle en soit aimée, parce qu'elle ne prétend rien d'autre que de jouer pour les hommes le mieux qu'elle peut, le plus joliment.

— La mère d'Ilinca a été la poétesse Mariana Dumitresco. Celle-ci a inspiré, par ses vers, de nombreux compositeurs, sans plus parler de Mihail Jora.

— Voici une question qui, sous la lumière des projecteurs, me couvre néanmoins d'une vague de mélancolie. Mariana a mis une grande distance entre elle et nous autres les vivants. Elle ne dérange personne, n'incommode guère. Il y a six ans qu'elle n'est plus. Je pense avoir, enfin, le droit de parler ouvertement d'elle, de la poétesse Mariana Dumitrescu que nous n'avons pas eu l'occasion de bien connaître durant sa vie parce qu'elle était la discrétion même. Elle a laissé près de 400 poèmes dont deux recueils, en comprenant presque la moitié, ont été publiés. Ses vers sont d'une grande noblesse, porteurs d'une haute philosophie, écrits dans une langue choisie, de toute beauté. Elle a encore écrit des nouvelles fantastiques et des essais philosophiques. Licenciée „magna cum laude“, elle a donné sa thèse de doctorat en psychologie, a été diplômée de la classe d'art dramatique — l'élève de Maria Filotti —, a travaillé comme actrice au Théâtre National et a fait de la mise en scène aux côtés de Ion Sava. C'était un être discret et intelligent qui m'a été d'un très grand soutien à l'époque où mon activité trop intense risquait de m'étourdir. Pour ne pas diluer l'émotion, je ne me défends pas d'un souvenir qui se rapporte d'ailleurs à ce que je viens de dire — celui d'un poème publié dans le recueil de vers qui a paru au moment même qu'elle était en train de nous quitter :

ETERNUL FEMININ

Ca să te poți sprijini,
Am să-ngădui vremii
Să-mi răncască marmora cu dalta...
Îți făgăduiesc, dragul meu,
Coloana sufletului meu,
Înaltă...
Rănilile vremii,
Înscrise în marmoră.
Vor fi acoperite cu umbre de ciorchine...

Și tu,
Prin bucuria verticalei,
Veți gusta lacrima de ambrozie a soarelui
Mai bine...
În ora când vor înflori frezii roși pe orizont,
Cerule mă va întreba :
„Ca vița să se poată ridica,
Imi dai voie să mai bat niște piroane
În marmora ta ?...“
Pentru ca soarele să te sărute pe frunte,
Voi răspunde cerului : „Da...“

— Vous êtes, Maître, depuis deux décennies, Président de l'Union des Compositeurs. Cela vous a-t-il été difficile, facile ?

— Voici encore une de ces questions auxquelles on ne répond que difficilement. Il me semble que c'est aussi dur de le faire que, par le passé, de m'assumer la charge de Président. Certes, ce fut difficile, parce que je m'assumais les soins de l'Union, tel un enfant qu'il s'agit d'élever, d'instruire, d'aider à se développer, de conduire jusqu'au seuil de sa maturité. A ce que l'on dit, à ce que l'on entend dire, à ce

que l'on constate de nos jours, l'Union des Compositeurs se trouve depuis un assez long temps dans un état florissant qui répond à l'épanouissement de la création musicale et de la culture roumaine qui, à leur tour, fleurissent dans un pays fleurissant. Sans doute, la Société des Compositeurs, que de nombreuses gens traitent aujourd'hui avec moins d'importance, avait son rôle à tenir, mais elle n'est jamais arrivée aux formes d'organisation et de développement de notre Union actuelle. Pour être plus précis, je dirai que, les premiers temps — lorsque je venais justement d'assumer la direction de l'Union des Compositeurs, comme premier-secrétaire d'abord, comme président ensuite —, on accoutumait de débattre de toutes sortes de problèmes. Les uns étaient d'avis que l'Union dût s'occuper seulement de questions strictement idéologiques et professionnelles, laissant les problèmes d'ordre matériel aux soins de fonctionnaires d'autres institutions d'Etat. Parmi les peu nombreux — au début — du camp de ceux qui militaient pour que l'Union devint cette institution complète et complexe en même temps, qu'elle est aujourd'hui, je fus un combattant passionné qui, en fin de comptes, soutenu par d'amples équipes m'encourageant, a réussi de créer pour l'Union une solide base matérielle constituée par : la loi et l'organisation de facto des droits d'auteur, la Maison d'Edition et l'Imprimerie musicales, le magasin de livres, partitions et disques de musique, le Bureau pour copies musicales et tant d'autres, en nous assignant des charges et des tâches qu'aux yeux d'aucuns, d'autres devaient remplir à notre place. Nous avons organisé les Filiales et les Cénacles, fondé un Choeur et un Quatuor, des Sections de création musicale, les Bureaux, veillé à la bonne organisation du repos et des loisirs des fonctionnaires de l'Union, au paiement de retraites et d'aides sociales, mis en place le règlement des acquisitions d'oeuvres musicales et de musicologie, organisé ces acquisitions elles-mêmes ; nous avons déménagé et emménagé le siège central, nous avons bâti le local du magasin „Muzica“, qui abrite aussi les Editions musicales et la revue „Muzica“, etc., en un mot nous nous sommes assumé de nombreuses et lourdes tâches et cela n'a pas été facile, loin de là ! Depuis 1958, l'Union dispose de son propre budget qu'elle régit elle-même. Nos intérêts matériels, dans notre Union, se résolvent par nos propres moyens. A bien réfléchir à ce que je disais tout-à-l'heure, je vous répète qu'en effet il nous a été fort difficile de réaliser et de maintenir à un niveau honorable toutes ces tâches que nous nous étions assignées et sans lesquelles, cela ne fait pas de doute, la vie aurait été plus facile, mais non meilleure. D'autre part, je le dis ouvertement, les choses nous ont été facilitées par le généreux appui — non seulement idéologique et d'orientation spirituelle, non seulement sous la forme d'une véritable préoccupation paternelle en ce qui concerne la création et les destinées supérieures de la musique roumaine —, mais aussi par ce large appui qui nous a toujours été accordé dans la résolution des questions d'ordre matériel, ce qui a aidé nos compositeurs et nos musicologues à développer leur activité dans des conditions meilleures.

— Au cours de cette période, qu'aurait-il voulu, le Président, encore faire et qu'il n'a pas fait ?

— Oh ! que n'aurait-il point souhaité faire un président digne de ce nom s'il avait pu tout faire ! J'ai fait beaucoup de choses, mais il y a encore de nombreuses autres à faire. Par exemple, quelque chose qui me tracasse un peu : la question du développement des relations de notre musique avec l'étranger. C'est là un problème complexe et assez délicat. Je le connais, je le comprends, je l'ai souvent analysé avec les autorités compétentes qui nous soutiennent. Je crois fermement qu'on finira par le résoudre. Il nous faut une propagande plus intense, plus persévérante de la musique roumaine au-delà des frontières du pays, après que, pour commencer, nous aurons, pour une bonne part, résolu cette question à l'intérieur. Il est nécessaire d'arriver à répandre la connaissance de la création musicale roumaine parmi le plus grand nombre de personnes de l'étranger, parmi les musiciens, interprètes, musicologues, enfin parmi le public ; il s'agit d'intensifier les échanges culturels dans le domaine de la musique entre notre pays et les autres pays. Il est vrai que là encore, dans ce domaine — aussi compliqué qu'il soit — nous avons réalisé de nombreuses choses, mais il reste d'autres encore à résoudre dans la perspective des années. Dans ce sens, j'affirme que la solution du change de devises dans le domaine des droits d'auteur serait un point de départ absolument nécessaire, une garantie que ces relations ont des chances de développement pour l'avenir. A partir de là, les conditions d'une diffusion internationale de la musique roumaine seront facilitées idéologiquement et professionnellement parlant, chose qui ne peut être qu'utile à la musique roumaine autant qu'à nos compositeurs.

— Depuis trente ans vous êtes professeur d'université, vous détenez une chaire. Quelles sont vos satisfactions de professeur ?

— Je n'ai point mis sur ma carte de visite „professeur d'université“ ! Je suis en effet professeur au Conservatoire depuis plus de trente ans. Je suis actuellement un vieux „professeur émérite“. J'étais jeune lorsque je pris la place de Faust Nicolescu à la Chaire de Théorie de la musique et ensuite professeur d'harmonie. En ce moment je suis le chef de la chaire de composition, d'harmonie et de contrepoint, de ces trois grandes disciplines qui résident à la base de l'éducation musicale professionnelle. Je puis vous assurer que chaque fois qu'il s'est agi d'abandonner l'enseignement pour d'autres obligations, j'ai réussi — jusqu'à mes 60 ans que voici — à empêcher que cette chose se produise. Je suis attaché, „collé“ à l'enseignement, avec passion et dévouement pour cette activité autant que pour mes étudiants. Vous rendez-vous compte, en trois décennies combien de séries ont poussé sous mes yeux ! Il y a aujourd'hui des professeurs, des musicologues, compositeurs, chefs d'orchestres, des cadres actifs de la vie musicale, répandus par tout le pays. L'enseignement vous donne toujours de très grandes satisfactions, parce que c'est un travail sur de la matière vivante, parce que vous travaillez avec les jeunes. Vous apprenez vous-même en enseignant les jeunes,

vous poussez en même temps qu'eux, vous revivez une seconde fois. Vous apprenez à vous exprimer, à recueillir vos pensées en faisceaux nets et clairs, à être sans cesse lucide, mais surtout à aimer les hommes. J'aime beaucoup mes étudiants et je goûte un réel plaisir lorsque je les rencontre après de nombreuses années ou lorsque j'entends dire de jolies choses à leur sujet. Ils sont entrés dans mon monde à moi, dans mon cercle de famille. Il est très important qu'un professeur soit bon, ami de ses étudiants, qu'il communique jusqu'à ses pensées les plus insignifiantes, qu'il sache créer une communion directe, la confiance mutuelle. La transmission du flambeau se fait alors sans aucune difficulté. Mon cœur se serre au souvenir de ces maîtres courroucés, froids, distants, secs, alors que je me rappelle avec une reconnaissance infinie ces professeurs qui nous souriaient, nous aimaient, dont nous sentions vibrer le cœur chaleureux, qui nous entretenaient de bien d'autres choses encore que de celles strictement comprises dans le programme analytique. J'ai beaucoup aimé aussi les maîtres qui nous parlaient de peinture, de littérature et de tant d'autres choses qui arrivent dans la vie de chaque jour des hommes. La chose la plus banale devient importante lorsque c'est un professeur estimé qui vous la dit, comme les remontrances les plus sévères sont clémentes dans la bouche d'un professeur aimé. Je pense ne pas me tromper affirmant n'avoir pas trouvé de meilleure méthode depuis soixante ans. Je dispose de quelques années encore jusqu'à ma retraite et alors j'aurai le temps et le droit de réfléchir tranquillement si j'ai bien agi, ou non, dans ma carrière de professeur.

— Comment envisagez-vous la musique, cher Maître, en tant qu'élément composant de l'éducation humaniste ?

— Dans la société socialiste, comme d'ailleurs à toute étape du développement de la société humaine — depuis la commune primitive à nos jours — la musique a eu et continue d'avoir un rôle important dans l'éducation des hommes. L'art des sons est et demeure un des grands arts qui agissent directement sur le cœur humain. Il influence sans trop de filtres et d'entraves. La musique est un art direct, un art universel, un art profondément humain, elle n'a pas besoin de traduction, d'emballage pour être exportée. La musique d'aujourd'hui, des temps que nous vivons, la musique du socialisme, a acquis un rôle significatif dans la formation du profil moral de l'homme nouveau. La musique est devenue un inestimable bien des masses. Si nous pensons à l'intensité du mouvement musical d'amateurs, par exemple à l'une des actions les plus récentes déclenchées par le „Patrium Carmen“ sur tout le territoire de notre pays, à l'activité des orchestres symphoniques, des théâtres musicaux, des ensembles de toute espèce, nous finirons par comprendre le rôle et l'importance de la musique dans notre société. A ce sujet, j'ai pourtant une objection à faire. Notre ancien maître Kiriak a dit un jour quelque chose de très important, notamment que „Le sort de la musique se décide à l'école“. Il entendait par là que l'éducation musicale doit commencer dès le cours primaire

pour continuer durant l'enseignement secondaire et dans l'éventualité — pourquoi pas ? dans l'enseignement supérieur, par seulement en tant qu'enseignement de spécialité. Par malheur, ces derniers temps, la musique a été quelque peu négligée dans le cadre de notre enseignement de culture générale, chose que je déplore, comme injuste, en ma qualité de musicien âgé et de vieux cadre actif dans le domaine de notre culture. Parce que la véritable éducation musicale des citoyens, du futur public amateur de musique doit commencer à se faire dès l'école primaire, pendant les cours d'enseignement de culture générale, indépendamment de sa nuance plus ou moins technique. Il faudrait que la musique soit enseignée dans de bonnes conditions, non pas en faire une théorie, une théorie abstraite, il faudrait qu'elle soit portée au niveau de l'entendement général, qu'elle réussisse à soulever l'intérêt, l'amour, la passion des jeunes, leur donnant la possibilité de s'approprier les grandes valeurs musicales, de s'en éprendre et de s'en réjouir jusqu'à la vieillesse. Il existe, sans doute, dans notre pays, une couche d'amateurs passionnés de la grande musique, de la vraie musique, pas seulement de la musique légère. Cette dernière engendre plus facilement et plus rapidement une génération d'amateurs passionnés. Nous autres, ceux de l'Union des Compositeurs, nous n'avons rien à dire contre la musique légère. Nous voudrions seulement que ceux qui s'y passionnent, recherchent de la bonne musique, une musique remplie de noblesse, encore que légère. Dans ce brouhaha général qui a embrassé la culture mondiale toute entière, les arts connaissent une activité extraordinaire. Contradictions, recherches, succès, échecs, se reflètent incontestablement dans notre pays aussi, à partir du principe des vases communicants. Notre souci le plus capital est néanmoins de conserver le niveau, l'intégrité et l'individualité de la musique roumaine, de garder et de cultiver tout ce qui y est véritablement bon pour les hommes de chez nous et pour l'humanité toute entière, puisque du bon dans la musique se trouve non seulement dans la musique classique, mais aussi dans la musique romantique, jusque dans la musique légère. Parce que l'on fait tant de cas au sujet de celle-ci, je veux préciser qu'à l'Union des Compositeurs elle constitue l'un des genres que nous protégeons et que nous orientons de tout notre amour. Je suis du reste, on le sait, le président de tous les festivals de musique légère de notre pays. C'est un genre musical que j'aime lorsqu'il réussit à être bon. J'envisage par là, toute la création musicale aussi bien que la création moderne (non pas „moderniste“) qui contient de belles et intéressantes oeuvres, de bonne qualité, dont il faut nous approcher, qu'il nous faut comprendre et

aimer. Pour arriver à comprendre tout cet échafaudage élevé de la musique qui constitue son patrimoine, il nous faut procéder par une lente montée, graduelle, vers le sublime. Le passage ne se fait pas sans efforts, y compris de la part de l'auteur. Celui-ci doit s'efforcer d'atteindre le sommet et nous autres, nous efforcer de le suivre. De la sorte, le processus d'éducation acquiert une signification toute particulière. Je désire à cette occasion apporter mes félicitations à la Radio-Télévision qui s'affirme comme l'une des institutions les plus importantes des temps modernes et qui s'occupent de la diffusion de la musique. Chaque fois que j'ai eu l'occasion de le rappeler, je l'ai fait avec plaisir. Cette fois encore j'entends souligner que la responsabilité qui revient à la Radio-Télévision est énorme en ce qui concerne l'éducation musicale. C'est aussi pourquoi je donne cours à la satisfaction que tous nous éprouvons lorsque vous remplissez cette haute tâche à l'égard de notre peuple et de la marche en avant de notre société socialiste.

— Avant de nous séparer, une dernière question : quel est votre principal souhait, à présent, à vos 60 ans ?

— Encore une de ces questions habiles ! Vous désirez probablement achever sur une „pointe“ ! Eh bien, mon vœu légitime, à présent que j'ai 60 ans, serait le même que celui de tout être normal qui vit sur cette terre — de voir ma vie se prolonger de quelque autre anniversaire. Mais, tel que je vous l'ai dit au commencement de notre entretien, je voudrais — si jamais un autre anniversaire est possible — qu'il le soit avec utilité, tout au moins au niveau de l'utilité dont j'ai eu la possibilité de dresser l'inventaire en ce jour. Je voudrais que de la sagesse de mon âge et des expériences traversées et accumulées, je puisse donner quelque chose de plus, de mieux, si c'est possible, à mon prochain, aux très nombreux, à tous ceux qui vivent dans ce pays. Je le répète, avec la modestie et la parenthèse du début, que je serais sans doute très heureux de pouvoir être utile aussi à d'autres gens qu'à ceux de mon pays. Mais, je voudrais que les années qui me restent, au-delà de mes 60 ans, je puisse les mettre le plus intensément au service de notre peuple. Je suis fier de vivre au milieu d'hommes qui — sur un front aussi vaste et avec un entrain qui touche à l'incandescence — livrent la bataille pour les progrès de notre pays.

— Permettez-moi, cher Maître, de m'associer à ceux qui vous apprécient et vous estiment, en vous souhaitant une fois de plus d'arriver à compter le plus grand nombre d'automne fertiles.

I. SAVA et C. RĂSVAN